



HAL
open science

Perspectives nationales en Chine nationaliste (1927-1949) : illustration d'une approche alternative pour l'étude des phénomènes nationaux en Chine

Yohan Briant

► To cite this version:

Yohan Briant. Perspectives nationales en Chine nationaliste (1927-1949) : illustration d'une approche alternative pour l'étude des phénomènes nationaux en Chine. Cahiers Tocqueville des Jeunes Chercheurs, 2020, 2 (2), pp.12-35. hal-03167677

HAL Id: hal-03167677

<https://hal.science/hal-03167677>

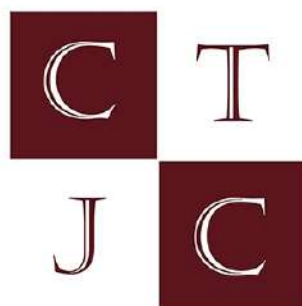
Submitted on 22 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cahiers Tocqueville des Jeunes Chercheurs

Nations, religions



Volume 2, n°2 - décembre 2020

Sous la direction de Jeremy Elmerich et Thibaut Dauphin

Perspectives nationales en Chine nationaliste (1927-1949) : illustration d'une approche alternative pour l'étude des phénomènes nationaux en Chine

Par Yohan BRIANT

Résumé : Cet article propose d'analyser une approche alternative de l'étude des phénomènes nationaux en Chine, inspirée à la fois des avancées réalisées dans le domaine des études chinoises et dans celui des études sur le nationalisme. Nous procédons dans un premier temps par un état des lieux succinct de l'une et l'autre de ces disciplines, tant par soucis de clarté épistémologique que par la nécessité de montrer l'intérêt qu'il peut y avoir à s'éloigner du paradigme de la modernité, lorsqu'il est question des phénomènes nationaux. C'est dans cette même logique que nous enchaînons alors par à une analyse comparative des principales perceptions nationalistes en Chine entre 1927 et 1949. Construite autour de deux concepts centraux que sont le *minzu* et le parti-État, cette analyse a pour but de démontrer comment le nationalisme chinois peut être perçu comme un ensemble systémique à part entière et comment ce type de démarche, ancrée dans une perspective inclusive et pluri-disciplinaire, peut élargir les débats autour du nationalisme et développer notre compréhension globale de ce phénomène complexe.

L'étude des nationalismes a très tôt occupé une place particulière au sein de la sinologie occidentale. L'historiographie moderne en a fait un point d'articulation majeur, le jalon symbolisant le passage d'une époque à une autre, ce que les travaux récents consacrés à la Chine contemporaine perpétuent pour la plupart. Les efforts consacrés au développement de son *soft power*, ses ambitions stratégiques, dans l'espace ainsi qu'en mer, ou sur le continent africain, mais aussi le contrôle accru qu'exerce le gouvernement sur les populations ; la plupart des événements politiques d'importance sont associés à la montée en puissance d'un nationalisme ethnique, qu'on lie volontiers à une ambition hégémonique, symbole d'une nouvelle ère.

Ce lien fait émerger un paradoxe entre le développement moderne, et donc relativement récent, de la nation chinoise et la longue histoire de la civilisation dont les nationalistes chinois se revendiquent les héritiers. Naturellement, il existe un décalage perpétuel entre la façon dont les nationalistes conçoivent leur nation, c'est-à-dire comme une entité organique, quasi-immémoriale, et ce que la recherche a permis de comprendre sur les phénomènes nationaux en général. Ce contraste met cependant en lumière les limites qu'il y a à concevoir la nation comme un phénomène résolument ancré dans la modernité.

Car cette conception sous-entend une définition relativement réductrice d'un phénomène d'autant plus complexe qu'il repose sur une dimension multiple, à la fois politique, sociale, individuelle et collective. La nature exclusivement moderne de la nation est d'ailleurs loin de faire l'unanimité, y compris au sein des études sur le nationalisme, et cette absence de consensus a conduit des chercheurs à s'éloigner de la question de la temporalité de la nation au profit d'approches parallèles. C'est dans cette lignée que se situe cet article.

Notre objectif est de présenter et d'illustrer une approche historiographique alternative de l'étude des phénomènes nationaux en Chine qui prenne simultanément appui sur les évolutions de l'historiographie chinoise, ainsi que sur les thèses post-modernistes des théoriciens du nationalisme¹, afin de présenter le nationalisme avant tout comme un espace discursif complexe.

Ce postulat soulève naturellement plusieurs questions, en particulier celle de savoir la place de cette approche par rapport à l'historiographie de la Chine et par rapport aux études nationalistes. Où se situe-t-elle vis-à-vis de l'historiographie de la Chine et des études nationalistes ? En quoi constitue-t-elle une alternative et sur quoi se construit-elle ? Autant d'interrogations dont le traitement présuppose quelques précisions quant au contenu de cet article. Notre objectif n'est pas de définir une approche nouvelle, mais bien de présenter et d'illustrer une approche parallèle, composée d'éléments théoriques multiples, certes issus de plusieurs disciplines, mais définis et préexistants. La première partie de notre travail constituera donc en un état des lieux synthétique du champ des études nationalistes et de l'historiographie sur les nationalismes en Chine moderne. Cette étape, indispensable à la compréhension des éléments constitutifs de notre approche comme du contexte ayant favorisé son développement, sera suivie par une analyse comparative des conceptions nationalistes respectives du Parti nationaliste (KMT) et du Parti communiste chinois (PCC) lors de la période 1927-1949. Cette période complexe, qui débute et s'achève avec le régime autoritaire dirigé par Chiang Kai-shek, est marquée par une instabilité chronique, caractérisée par la transformation des formes politiques, qu'accompagne une mutation de la société chinoise ainsi que l'intensification du conflit avec le PCC. Tous ces éléments forment un terrain privilégié pour étudier les évolutions structurelles des discours nationalistes, ce qui va nous permettre d'illustrer notre approche.

I – État des lieux des principaux courants des études nationalistes

L'essentiel de cette première partie sera donc consacré à une discussion des principales théories et prises de positions autour desquelles se structure l'étude des nationalismes et ses concepts satellites. Nous avons fait le choix de nous concentrer exclusivement sur les débats consécutifs au renouveau des études nationalistes, délaissant donc les travaux antérieurs à la seconde moitié du XX^{ème} siècle ; ce qui ne diminue en aucun cas l'importance considérable de ces travaux, qui continuent à être régulièrement référencés.

Si nous ne devons nous appuyer que sur un seul ouvrage pour présenter les études nationalistes, il s'agirait probablement de *Theories of Nationalism : a critical introduction*, de Umut Özkimirlı². Cet ouvrage retrace l'évolution de l'étude théorique des nationalismes, présente ses principaux contributeurs, le cadre général de leurs théories, le tout de façon compréhensive et dans une perspective analytique. Remarquablement bien structuré, ce

¹ Cette formule nous permet de regrouper un ensemble hétéroclite de théoriciens ayant en commun la volonté d'aller au-delà des débats sur la temporalité des nations. Nous reviendrons, dans une partie ultérieure, sur ce que cela comprend.

² Par soucis de clarté, les références complètes correspondant aux titres des ouvrages mentionnés lors de cette première partie seront à retrouver dans la bibliographie située en fin d'article.

travail déconstruit les paradigmes principaux en plusieurs noyaux de théories et de concepts, sur lesquels son auteur pose un œil critique. Chacun des chapitres (à l'exception des deux premiers chapitres introductifs) se conclut ainsi par un argumentaire précis ayant pour objectif de circonscrire l'ensemble des limites ayant trait aux différents courants, qu'il replace au sein des débats contemporains³. Özkimirlı achève finalement son ouvrage par une réflexion générale sur l'approche théorique du nationalisme.

Cette volonté de repenser les bases de l'étude des nationalismes rapproche *Theories of Nationalism* de l'ouvrage *Encyclopedia of Nationalism*, compilé par Athena S. Leoussi. Ce travail essentiellement épistémologique s'efforce de proposer une liste d'entrées sur des concepts jugés essentiels à l'étude des phénomènes nationaux dans leur globalité. L'ouvrage a bénéficié du concours d'Anthony D. Smith, dont la première édition de *Nationalism : Theory, Ideology, History* est publiée la même année. Moins critique que *Nationalism and Modernism*, un précédent ouvrage à l'approche similaire, ce travail a pour objectif « d'examiner les aspects théoriques, idéologiques et historiques variés du concept de nationalisme, ainsi que les principaux paradigmes explicatifs dans ce domaine »⁴, ce qui ressort à travers la structure thématique privilégiée par l'auteur. Enfin, *Repenser le nationalisme. Théories et pratiques*, édité par Alain Dieckhoff et Christophe Jaffrelot, est similaire au livre de Smith, avec la particularité de regrouper en majorité des auteurs francophones, ce qui présente une vision alternative d'un champ d'étude dominé par les auteurs anglo-saxons.

La construction de ces ouvrages souligne la façon dont les débats sur la nation et le nationalisme s'articulent autour de plusieurs concepts, organisés selon des ensembles théoriques. Ces ensembles sont établis autour de concepts définis, favorisant le développement d'une pensée paradigmatique, organisée de façon à répondre à un ensemble de problématiques centrées autour de l'origine de la nation. C'est ainsi que le débat classique s'est organisé autour des questions de l'émergence et de la reproduction des nations, puis qu'un ensemble de théories hétéroclites se sont progressivement développées autour des paradigmes modernistes et primordialistes. L'approche moderniste est ancrée dans le constructivisme, avançant que nations et nationalismes résultent essentiellement de l'action de phénomènes modernes. Souvent critiquée pour son caractère vague et peu objectif⁵, la nature exacte de la modernité et des conditions exactes favorisant l'émergence des nations est sujette à débat, y compris parmi les modernistes. Un consensus a néanmoins pu se former autour des trois points suivants :

- 1) Le phénomène national est récent et les plus anciennes nations ne remontent pas à plus de deux ou trois cent ans.
- 2) Seuls les processus caractéristiques du monde moderne ont permis l'émergence des nations et du nationalisme. Ernest Gellner favorise l'industrialisation et Charles Tilly l'émergence du capitalisme moderne, rejoint en partie par Benedict Anderson qui met

³ L'ouvrage sera réédité en 2010 et 2017, présentant à chaque fois une version actualisée de cet état des lieux.

⁴ SMITH Anthony D., *Nationalism: Theory, Ideology, History* [2001], Cambridge, Polity Press, 2010, p. vii. Traduction libre.

⁵ SMITH Anthony D., *Nationalism and Modernism*, [1998], Londres, Routledge, 2003, p. 37.

en avant le capitalisme d'imprimerie. D'autres, tels que Eric Hobsbawm et John Breuilly, privilégient le développement de l'État moderne⁶.

3) la nation est une construction qui sert de justification au nationalisme.

Le modernisme a considérablement fait progresser le domaine des études nationalistes, au point d'en devenir l'orthodoxie, mais il n'en demeure pas moins contesté. Le primordialisme, contre lequel s'est justement développé le modernisme, argumente en faveur d'une origine naturelle de la nation, qu'elle soit d'origine sociobiologique ou culturelle. « Le primordialisme, écrit Umut Özkirimli, concerne les émotions et l'affect⁷ », la contribution principale de l'approche primordialiste réside en effet dans son approche de la dimension affective de la nation, notamment son caractère immuable et éternel.

Les croyances primordiales concernent les modes d'attachement relationnels constitutifs aux lignées, à la fois familiales et territoriales. Les croyances au sujet de la création, la transmission et l'organisation de la vie forment les références cognitives aux objets [...] autour desquels se constituent différentes structures d'affinités (*kinship*), de la famille à la nation : ce sont les relations primordiales⁸.

Cette approche continue d'être fortement critiquée⁹. Les principaux griefs énoncés à l'encontre du primordialisme résident dans le fait qu'il ne permet pas de justifier de l'émergence des nations. Il propose, certes, une explication au très fort sentiment d'attachement à la nation, mais ne répond ni au comment ni au pourquoi. On reproche, à l'inverse, son constructivisme excessif au modernisme qui va jusqu'à considérer « la nation et le nationalisme comme de pures constructions socio-historiques, si ce n'est des constructions totalement artificielles »¹⁰.

C'est notamment sur cette base que s'est formulée la critique ethno-symboliste. Cette approche met en avant les *origines* prémodernes des nations, tout en admettant que le nationalisme est un phénomène dont l'émergence est dictée par des conditions liées à la modernité. Plusieurs chercheurs tels que John Hutchinson, Athena S. Leoussi ou encore Montserrat Guibernau, sont des contributeurs réguliers des thèses ethno-symbolistes, mais son chef de file demeure Anthony D. Smith. C'est d'ailleurs en partie la raison pour laquelle le tout continue de former un ensemble théorique homogène, sans divergences majeures. Smith conçoit l'ethno-symbolisme comme le trait d'union reliant le modernisme au pérennialisme et rejette ainsi toute assimilation à l'un ou l'autre de ces paradigmes¹¹, même si

⁶ HOBSBAWM Eric, *Nations and Nationalism Since 1780*, [1990] Cambridge, Cambridge University Press, 1992, 206 p. ; BREUILLY John, *Nationalism and the State*, Manchester, Manchester University Press, 1993, 474 p.

⁷ ÖZKIRIMLI Umut, *Theories of Nationalism: A Critical Introduction. Second edition*, Londres, Palgrave Macmillan, 2010, p. 66. Traduction libre.

⁸ GROSBY Steven, « Primordiality », dans LEOUSSI Athena S. (dir.), *Encyclopedia of Nationalism*, New Brunswick & Londres, Transaction Publishers, 2001, p. 252-255. Traduction libre.

⁹ Graham Day et Andrew Thompson diront dans leur ouvrage *Theorizing nationalism*, que le primordialisme n'a jamais été plus qu'un épouvantail.

¹⁰ GAT Azar, *Nations: The Long History of and Deep Roots of Political Ethnicity and Nationalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, p. 380. Traduction libre.

¹¹ Voir en particulier SMITH Anthony D., *The Ethnic Origins of Nations*, Oxford, Blackwell Publishing, 1986, 312 p. ; SMITH Anthony D. *Ethno-symbolism and Nationalism. A cultural approach*, Londres & New York,

de son propre avis les ethno-symbolistes n'ont pu former que des approches et aucune théorie¹². Force est donc de constater qu'aucun des paradigmes classiques ne semble être en mesure de fournir une explication universelle à la formation des nations. C'est à partir de ce constat que va se s'initier une remise en cause progressive de la pertinence finale du débat autour de la question de la temporalité des nations.

En 1989, Walker Connor publie *When is a nation?* Un « modeste effort de dix pages »¹³ qu'il approfondi par la suite dans *The timelessness of nations*, en 2004. Entre temps, de nombreux chercheurs se sont éloignés du thème de la chronologie des nations pour étudier les phénomènes nationaux sous d'autres aspects. S'appuyant sur les concepts développés par Étienne Balibar, Michael Billig développe une étude systémique des mécanismes de reproduction du sentiment nationaliste¹⁴. Sur une thématique toute autre, Georges L. Moss explore les liens entre sexualité, nationalisme et morale, tandis que Nira Yuval-Davis s'intéresse aux questions de genre et de féminité¹⁵. En dépit de la pluralité de leurs discours et de leurs bagages théoriques, tous ces auteurs et d'autres encore se retrouvent dans « leur attitude critique vis-à-vis des études nationalistes traditionnelles »¹⁶. Ils sont rejoints par d'autres chercheurs qui, tout en entretenant une position moins critique au sujet du débat classique, ont ouvert leur réflexion à l'apport de nouveaux domaines scientifiques. Dušan Kecmanović ou, plus récemment, Moran M. Mandelbaum se sont ainsi appuyés sur la psychologie ; et l'approche de Thomas Hylland Eriksen se base essentiellement sur les progrès de l'ethnologie et de l'anthropologie.

L'ensemble de ces nouvelles approches forme la base d'une réflexion visant au dépassement du débat sur la temporalité du phénomène national. Özkirimli est sans doute l'un des plus ardents critiques de ce classicisme. Rejetant la possibilité d'une théorie universelle du nationalisme, il trace à grands traits les contours d'une approche théorique nouvelle, considérant le nationalisme comme une forme de discours¹⁷. Cette approche, reprise entre autres par Claire Sutherland, n'est pas imperméable aux critiques¹⁸, mais a cependant le mérite de continuer à élargir la nature des débats théoriques qui gravitent autour des études nationalistes.

II – Discours sur les origines du nationalisme en Chine

Le nationalisme en Chine a longtemps été considéré comme la variation locale d'un phénomène global, que seul un modèle universel pouvait prétendre expliquer. Le

Routledge, 2009, 183 p. ; et SMITH Anthony D., *Nationalism. Theory, Ideology, History*, [2001], Cambridge, Polity Press, 2010, 209 p.

¹² SMITH Anthony D., *Nationalism. Theory, Ideology, History*, *op. cit.*, p. 64.

¹³ CONNOR Walker, « The timelessness of nations », dans GUIBERNEAU Montserrat & John HUTCHINSON (dir.), *History and National Destiny: Ethnosymbolism and its Critics*, Oxford, Blackwell, 2004, p. 35.

¹⁴ BILLIG Michael, *Banal Nationalism*, Londres, Sage, 1995, 200 p.

¹⁵ Voir en particulier YUVAL-DAVIS Nira, *Gender and Nation*, Londres, Sage, 1997, 183 p. ; et YUVAL-DAVIS Nira & FLOYA ANTHIAS (dir.), *Woman, Nation, State*, Londres, Palgrave Macmillan, 1989, 185 p.

¹⁶ ÖZKIRIMLI Umut, *op. cit.*, p. 169. Traduction libre.

¹⁷ ÖZKIRIMLI Umut, *Contemporary Debates on Nationalism: A critical engagement*, Londres, Palgrave Macmillan, 2005, 227 p.

¹⁸ ÖZKIRIMLI Umut, *Theories of Nationalism: A Critical Introduction. Second edition*, *op. cit.*, p. 194-198.

nationalisme étant né en Occident, son développement dans le monde chinois ne pouvait être que consécutif à l'interaction, plus ou moins forcée, du monde occidental avec le monde oriental. Cette vision doit être contextualisée dans une perspective globale de l'histoire chinoise, comprise avant tout comme celle d'une civilisation fonctionnant selon un schéma binaire opposant tradition et modernité.

La première partie de l'histoire chinoise correspond, en substance, au développement d'une tradition sociale, politique et culturelle. Les évolutions de l'institution impériale constituent en général l'axe privilégié selon lequel est organisé l'histoire chinoise. John King Fairbank consacre les deux premières parties de son *Histoire de Chine* aux développements de l'Empire. Jacques Gernet, lui, considère que « l'histoire des techniques conduit à mettre en lumière quatre grandes mutations dans l'histoire de la Chine »¹⁹, auxquelles correspond une évolution des formes politiques. Même la série d'ouvrage de référence *The Cambridge History of China*, s'articule autour de l'historiographie téléologique d'une succession cyclique des dynasties. Condamnée à l'immobilisme, sinon au déclin, la Chine est donc en grande partie considérée à travers le prisme de paires placées en opposition : steppe/plaine, côtes/terres, nomades/sédentaires, tradition/modernité. Le sinologue Pierre-Étienne Will remarque par ailleurs que « cette Chine ancienne est toujours “confucéenne” (cela va sans dire), elle est également “bureaucratique”, “agraire”, il lui arrive aussi [...] d'être “féodale”, et l'on pourrait poursuivre la liste »²⁰. Cette approche historique a aussi été à l'origine d'un biais d'interprétation certain, car elle réduit la complexité inhérente d'une entité telle que la Chine à un ensemble d'épiphénomènes, subordonnés à un macro-système de caractéristiques essentielles, lequel ne fait sens que lorsqu'il s'articule en relation avec la modernité.

Cette modernité, quelle est-elle et où commence-t-elle ? Un premier élément de réponse est qu'elle est inextricablement liée à la multiplication des influences étrangères (occidentales) en Chine et « il est même dans l'usage, nous expliquent Fairbank et Kwang-Ching Liu, de faire dater l'époque moderne à la Guerre de l'Opium, une invasion étrangère »²¹. Un constat partagé par Pierre-Étienne Will²², et c'est aussi par ces mots que l'historien Lucien Bianco fait débiter son ouvrage *Les origines de la révolution chinoise 1915-1949*. Loin de nous l'idée de discuter les raisons derrière ce choix : toute recherche historique requiert un certain degré de généralisation et la guerre

de l'opium, en raison de ses conséquences politiques et sociales, est un choix des plus pertinents. Ce dernier implique cependant une vision de la modernité conçue comme un ensemble de processus techniques, dont la primauté revient à l'Occident impérialiste et que la Chine doit donc recevoir et assimiler. Les conditions de cette assimilation peuvent dès lors être explicitées en relation avec les caractéristiques a-historiques de la Chine ancienne, dont la prévalence empêche ou ralentit l'inévitable modernisation du pays. Cette vision a été partagée par les historiens chinois d'obédience marxiste, dont le cadre interprétatif est en partie formé par la « combinaison d'éléments tels que les arguments en

¹⁹ GERNET Jacques, *Le Monde Chinois. Tome 1 : De l'âge de bronze au moyen-âge*, [1972], Paris, Armand Colin, 2005, p. 46.

²⁰ WILL Pierre-Étienne, « Chine moderne et sinologie », *Annales HSS*, n°1, janvier-février 1994, p. 10.

²¹ FAIRBANK John K. & Kwang-Ching LIU, « Preface to volume II », dans FAIRBANK John K. & Kwang-Ching LIU (dir.), *The Cambridge History of China. Volume II: Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980, p. xv.

²² WILL Pierre-Étienne, *op. cit.*, p. 9.

faveurs d'une évolution historique basée sur la transformation des modes de production, l'impérialisme et les théories d'auto-détermination nationales²³ ».

Ce modèle « impact-réponse » a connu plusieurs variations, que nous n'avons pas le loisir de développer ici²⁴, mais, dans l'essentiel, ces différents argumentaires peuvent tous être classés « en termes d'opposition entre tradition et modernité »²⁵.

Un second paradigme remet en cause la dualité entre l'Occident et le monde chinois. À partir des théories de l'École de Kyoto se développe un modèle mettant en avant la formation d'un monde est-oriental sino-centré, existant en parallèle du modèle occidental. L'historien japonais Naitô Torajirô (Naitô Konan) avance l'idée selon laquelle la Chine des dynasties Tang et Song montre déjà des caractères modernes, qu'il attribue notamment à la complexité de leurs formes politiques, des réseaux économiques et commerciaux mis en place ainsi qu'à d'autres facteurs sociaux et démographiques. D'autres sinologues tels que Yuri Pines, Nicolas Tackett ou le spécialiste de la Mongolie Morris Rossabi, développent des approches similaires²⁶. Si aucun ne réfute l'importance considérable qu'a joué l'intensification des contacts entre la Chine et l'Occident, tous reconnaissent néanmoins la présence d'attributs modernes dans l'histoire ancienne de la Chine. Chacun des paradigmes a néanmoins comme objet principal l'identification d'éléments caractéristiques de la modernité, dont la présence attesterait de la transition vers une époque moderne.

Dans le premier ensemble de discours, la jonction de la modernité, ou du capitalisme, de la fin des Ming avec l'invasion mandchoue et l'établissement subséquent de la dynastie Qing sont des conséquences historiques directes. À l'inverse, dans le second ensemble de discours, le rationalisme politique d'avant les Qin (un modèle politique similaire aux monarchies européennes ou aux états-nations) a été anéanti par l'unification politique achevée sous les empires Qin et Han. Il est clair que toutes les théories de la modernité susmentionnées considèrent les signes suivants comme signes de modernité : l'État-nation, l'urbanisation, l'industrialisation, ainsi que les relations éthiques nouvellement émergentes qui peuvent être distinguées du confucianisme orthodoxe²⁷.

Nous voyons ainsi comment, en dépit de positions en apparence clivantes, les deux paradigmes se rejoignent dans l'opposition de principe entre tradition et modernité, y compris dans l'identification et la désignation des caractéristiques appartenant à l'une ou l'autre de ces catégories. Partant de ce constat, il n'est pas surprenant que le nationalisme ait été considéré avant tout comme une caractéristique de la modernité, notamment dans le fait qu'il soit « une forme de communauté unique et sans précédent, laquelle se place dans les oppositions entre empire et nation, tradition et modernité, et centre et périphérie »²⁸. Réduit

²³ WANG Hui, *China from Empire to Nation-State*, Londres & Cambridge, Harvard University Press, 2014, p. 4. Traduction libre.

²⁴ Voir, par exemple, les travaux de Jonathan Levinston, Mary C. Wright, Albert Feuerwerker.

²⁵ WANG Hui, *op. cit.*, p. 5-6. Traduction libre.

²⁶ Voir PINES Yuri, *The Everlasting Empire: The Political Culture of Ancient China and its Imperial Legacy*, Princeton, Princeton University Press, 2012, 256 p. ; TACKETT Nicolas, *The Origins of the Chinese Nation : Song China and the Forging of an East Asian World Order*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017, 328 p.

²⁷ WANG Hui, *op. cit.*, p. 13. Traduction libre.

²⁸ DUARA Prasenjit, « De-constructing the Chinese Nation », *The Australian Journal of Chinese Affairs*, n°30, Juillet 1993, p. 1. Traduction libre.

à des attributs élémentaires, le nationalisme est perçu comme le point d'articulation entre l'empire, sorte de macro-catégorie artificielle regroupant la tradition, et la nation, qui, à l'inverse, représente la modernité. Le nationalisme est perçu comme un élément de modernité car on lui associe l'évolution perçue du sentiment d'identification, lui-même à l'origine d'une modification des formes politiques caractérisée, dans le cas chinois, par la transition de l'Empire vers l'État-nation. Ce lien se retrouve aussi chez les partisans de la présence d'éléments modernes endogames dans l'histoire chinoise ancienne. Les traces d'une forme d'identification collective, similaire, voir identique, à l'identification nationale, sont autant de preuves de développements modernes pré-datant l'intensification des contacts avec les Occidentaux. On retrouve ce type de raisonnement chez Yuri Pines, James Leibold, l'historien Charles Holcombe ou encore Philip A. Kuhn.

D'autres auteurs refusent cependant de considérer tradition et modernité sous un angle nécessairement conflictuel. C'est notamment le cas de Pierre-Étienne Will, pour qui le débat dans son intégralité ne repose finalement que sur des présuppositions somme toute artificielles :

Il m'est impossible, en tant qu'historien de la Chine récente et moins récente de concevoir un modèle univoque de modernité qui serait défini par une combinaison donnée d'options intellectuelles, sociales, économiques, politiques, une combinaison facilement identifiable historiquement qui soit à accepter en bloc, et dont l'inévitable mondialisation présupposerait une mutation irréversible du social de économique et du politique, pour ne pas parler de l'intellectuel ou du spirituel, dans les sociétés qui ont le malheur de ne pas avoir elles-mêmes inventée. À l'inverse de cette vision téléologique m'apparaît au contraire un répertoire extrêmement divers d'institutions, d'attitudes et de procès de profondeur historique variable, qui tous se retrouvent dans ce conglomerat mal défini, étroitement imbriqué entre ses parties [...] et si [...] notre modernité n'était rien d'autre, en fin de compte, que ce mélange partout présent, en des dosages infiniment divers, d'archaïsme et de prouesse technologique, de communication et d'isolement, de standardisation culturelle et de particularismes agressifs mélange dont on accordera il ne semble pas précisément en voie de se clarifier²⁹ ?

La nature exacte de cette critique est encore explorée dans l'œuvre de l'intellectuel chinois Wang Hui (汪暉), en particulier dans *The Rise of Modern Chinese Thought*, à laquelle est associée une réflexion plus particulière sur la pertinence de la dichotomie empire/nation. Une traduction partielle, effectuée par Michael Gibbs Hill, reprend l'argument selon lequel cette division très euro-centrée ne correspond pas au fait historique. « Il est évident, écrit-il, que cette compréhension théorique des empires asiatiques est le produit de la reconnaissance et la validation des structures politiques des pays d'Europe de l'Ouest et de leur rationalité par ces même pays »³⁰. Wang Hui développe encore sa critique dans un ouvrage ultérieur, dans lequel il écrit que « l'empire et l'état-nation ne peuvent être séparés en deux entités distinctes [...] en vérité, les deux entités ont de nombreux aspects en commun »³¹. Wang, tout en

²⁹ WILL Pierre-Étienne, *op. cit.*, p. 17.

³⁰ WANG Hui, *op. cit.*, p. 39. Traduction libre.

³¹ WANG Hui, *duan er shi ji. Zhongguo geming yu zhengzhi de luoji* 短二世紀：中國革命與政治的邏輯, Hong Kong, Oxford University Press (China), 2015, pp. 7 – 9. Citation originale : « 帝國與國家無法清晰劃定為兩種截然不同的政治體 [...] 兩者之間實際上存在着許多交重疊 ».

reconnaissant le lien entre nationalisme et modernité, se refuse à faire de ce dernier une simple articulation entre deux périodes historiques antithétiques puisque les deux caractéristiques de la Chine moderne, explique-t-il, sont précisément la continuité entre empire et État-nation, puis entre révolution et post-révolution³².

Les travaux de Prasenjit Duara nous permettent d'étendre cet ensemble de critiques à l'étude des nationalismes. Penseur éclectique de l'Asie et des nationalismes, Duara rejette en effet les visions historicistes et essentialistes qui considèrent respectivement le nationalisme comme une forme inédite d'identification et comme le référent en fonction duquel l'histoire doit être interprétée. Nous avons vu comment les principaux courants historiographiques ont considéré le nationalisme « ou bien comme une cause ou, de façon moins convaincante, comme un antécédent ou une condition nécessaire »³³, or ce type de perspective structurelle ne parvient pas à prendre en considération les variations temporelles qui influent sur les transformations institutionnelles, ainsi que sur le phénomène de reproduction d'une forme de continuité et d'identité caractéristique du nationalisme. Pour reprendre à nouveau les termes de Duara :

Une analyse structurale simple, qui établit une structure permanente, explique la variabilité des supports et reproduit le type de dualisme qui conforte l'idée d'un sujet conscient à la nature interchangeable (dans le principe structurel, e. g. le mode de production du facteur rationnel) [...] Différentes institutions, structures et réseaux, expriment différentes vitesses de changement, en raison des différents éléments qui les composent et des écologies sociotechniques dans lesquelles ils s'intègrent. En d'autres termes, ils possèdent des temporalités différentes³⁴.

Considérer le nationalisme comme une articulation, ou un élément causal, revient à négliger cette notion de temporalité. Les considérations politiques et le contexte général du début du XX^{ème} siècle ne suffisent pas à établir une généalogie des développements du nationalisme en Chine ; tout comme la mise en lumière de formes d'identifications collectives dans l'histoire de la Chine ancienne n'explique pas à elle seule les formes futures de nationalisme. Il n'en demeure pas moins que le phénomène national doit être compris à la fois dans son mode de fonctionnement interne (l'identité), mais aussi dans sa relation avec les forces qui lui sont extérieures. « Le nationalisme, écrit encore Duara, est rarement celui d'une nation, mais représente davantage le lieu où des visions très différentes de la nation s'affrontent et négocient les unes avec les autres »³⁵.

Considérer le nationalisme comme un espace discursif permet donc de s'affranchir des biais historicistes et de placer l'étude du phénomène au centre d'une réflexion globale. L'analyse comparative qui fait suite adopte cette perspective, appliquée aux concepts de la nation, dont le mot chinois peut aussi renvoyer à l'ethnie, et au parti-État. Nous verrons que

³² *Ibid.*, p. 7-11.

³³ DUARA Prasenjit, « The temporal analytics of nationalism », dans CARLSON Allen R. et al. (dir.), « Nations and Nationalism: roundtable discussion on Chinese nationalism and national identity », *Nations and Nationalisms*, Vol. 22, n°3, 2016, p. 415-446. Traduction libre.

³⁴ *Ibid.*, p. 420. Traduction libre.

³⁵ DUARA Prasenjit, « Deconstructing the Chinese nation », *op. cit.*, p. 2. Traduction libre.

les évolutions de ces deux éléments sont particulièrement représentatives des développements du nationalisme en Chine lors de cette période.

III – Le *Minzu*, entre ethnie et nation

L'anthropologue Norvégien Thomas Hylland Eriksen considère que « le nationalisme et l'ethnicité appartiennent à la même famille de concepts, et la majorité des nationalismes sont de nature ethnique » ; qu'ils soient considérés comme une communauté culturelle, ou bien comme une filiation métaphorique, le mode de fonctionnement du nationalisme, les mécanismes humains nécessaires à son développement, sont essentiellement de nature ethnique. « Cependant, poursuit Eriksen, dans les faits, la distinction peut être très problématique »³⁶, car la nature exacte de l'ethnicité est variable, tout comme son importance au sein des cultures et des sociétés. Aussi, la langue chinoise traduit le mot ethnie par *minzu* (民族), mais le terme recoupe une signification très singulière. Ce mot polysémique est formé des deux éléments, *min* (民) et *zu* (族). Le premier se rapporte à une population en général et peut avoir le sens de peuple, mais aussi de gens, d'humanité, etc.³⁷ Dans la pensée politique traditionnelle, le *min* se distingue du *man* (蠻) dans une opposition classique entre citoyens de l'Empire et barbares. Le second des deux termes, sert à désigner le clan, la tribu et les descendants d'une même lignée³⁸. Par extension, *zu* renvoi donc aussi à l'ethnie, et l'association des deux termes à une communauté de type *Gemeinschaft*³⁹. C'est à partir de ce même terme de *minzu* qu'est formé l'une des deux expressions utilisées pour rendre l'idée de nationalisme en chinois : *minzu zhuyi* (民族主义), *zhuyi* (主义) ayant ici le sens de -isme.

Cette expression fut employée pour la première fois par le grand intellectuel réformiste Liang Qichao, qui reprend à l'occasion le terme japonais *minzoku*, lui-même une traduction de l'allemand *Volk*. Liang et les intellectuels réformistes étaient cependant les partisans d'un culturalisme trans-ethnique, définissant « l'identité nationale principalement dans la conscience d'être citoyen chinois, excluant de ce fait l'idée d'une identité nationale définie par des critères ethniques ou raciaux »⁴⁰. Ces mêmes critères forment la base de la conception du *minzu* portée par les intellectuels révolutionnaires tels que Zou Rong ou encore Zhang

³⁶ ERISKEN Thomas H., *Ethnicity and Nationalism. Second Edition*, Londres & New York, Pluto Press, 2002, p. 119. Traduction libre.

³⁷ « 民Mín » dans *Le Grand Ricci Online*, éd. Ricci Association. Disponible [en ligne] sur : <https://chinesereferenceshelf.brillonline.com/>

³⁸ « 族Zú - Còu - Zòu » dans *Le Grand Ricci Online*, éd. Ricci Association. Disponible [en ligne] sur <https://chinesereferenceshelf.brillonline.com/>

³⁹ *Gemeinschaft* et *Gesellschaft* sont deux idéaux-types introduits pour la première fois en 1887 par le sociologue allemand Ferdinand Tönnies. *Gemeinschaft* (communauté) représente un groupe social pour lequel le tout est prépondérant, tandis que *Gesellschaft* (société) fait référence à une association d'individus. D'autres auteurs ont par la suite contribué à faire évoluer ces définitions, comme Max Weber pour qui la dichotomie *Gemeinschaft*/*Gesellschaft* se manifeste dans l'opposition entre affect et rationalité.

⁴⁰ LODÉN Torbjörn, « Nationalism Transcending the State: Changing Conceptions of Chinese Identity », dans TÖNNESSON Stein & Hans ANTILÖV (dir.), *Asian Forms of the Nation*, Londres, Curzon Press, 1996, p. 279. Traduction libre.

Binglin⁴¹. Le contexte politique et intellectuel de l'époque, en particulier l'introduction de courants de pensée occidentaux tels que le darwinisme social, a en effet rapidement cristallisé deux positions antagonistes : l'une ethniciste et l'autre culturaliste⁴². James Leibold a consacré de nombreux travaux au *minzu*, qu'il reconnaît comme un concept propre à la civilisation chinoise, et préfère considérer la construction d'une identité nationale en Chine « comme un processus dynamique de transmission et de dispersion »⁴³. Cette approche explique la centralité d'un concept ancien tel que le *minzu* qui, au tournant du siècle dernier, s'est nourri du développement et de l'institutionnalisation de la recherche scientifique et philologique. Fondateur et principal idéologue du Parti nationaliste, Sun Yat-sen fera du *minzu* l'un des piliers idéologiques de son parti et la base de sa conception de la nation :

Comment allons-nous différencier ces deux concepts ? La façon la plus appropriée est de voir quelles sont les forces à l'origine du développement de l'État et de la nation (*minzu*). Pour faire simple, la nation est construite à partir de forces naturelles, l'État est construit par la force militaire [...]. Un groupe bâti et uni par des forces naturelles est une nation (*minzu*), un groupe bâti et uni par la force des tyrans est un état, telle est la différence entre les deux⁴⁴.

Dans un premier temps, Sun oppose l'artificialité de l'état aux origines naturelles de la nation, qu'il décompose en quatre forces (*li* 力) : les liens du sang (*xuetong* 血統), le mode de vie (*shenghuo* 生活), la langue (*yuyan* 語言), les croyances (*zongjiao* 宗教) et les coutumes (*fengsu xiguan* 風俗習慣)⁴⁵. Il ajoute ensuite une dimension politique à cette différenciation lorsqu'il fait appel aux concepts antiques de la voie royale (*wangdao*) et de la voie hégémonique (*badao*). La dualité de ces deux concepts remonte au philosophe Mencius, qui reprend l'opposition établie avant lui par Confucius entre « l'idéal politique d'humanité et le principe de gouvernement par la force et la coercition »⁴⁶. C'est dans la réalisation de cet idéal politique conforme à sa nature que le *minzu* immémorial peut se réinventer en une nouvelle forme d'identification collective. C'est ce glissement du *minzu*-ethnie au *minzu*-nation qu'exprime

⁴¹ Voir notamment ZARROW Peter, *After Empire. The conceptual transformation of the chinese state: 1885-1924*, Stanford, Stanford University Press, 2014, 395 p. Sur la pensée de Zhang Bingling (Zhang Taiyan de son vrai nom), voir MURTHY Viren, *The political philosophy of Zhang Taiyan. The resistance of consciousness*, Leiden & Boston, Brill, 2011, 266 p. ; et HON Tzi-ki, *The Allure of the Nation. The Cultural and Historical Debates in Late Qing and Republican China*, Leiden & Boston, Brill, 2015, 167 p.

⁴² DIKÖTTER Frank, « Racial Discourse in China: Continuities and Permutations », dans DIKÖTTER Frank (dir.), *The Construction of Racial Identities in China and Japan*, Hong Kong, Hong Kong University Press, 1997, p. 12-25.

⁴³ LEIBOLD James, « Competing Narratives of Racial Unity in Republican China », *Modern China*, Vol. 32, n°2, Avril 2006, p. 184. Traduction libre.

⁴⁴ SUN Yat-sen, *San min zhuyi* 三民主義, Taipei, taipeisheng zhengfu jiaoyuting 臺灣省政府教育廳, 1949, p. 9. Citation originale: « 我們要把他們來分別清楚有什麼方法呢？最適當的方法，是民族和國家在根本上是用什麼力造成的。簡單的分別，民族是由於天然力造成的，國家是用武力造成的 [...]由於王道自然力結合而成的是民族，在於霸道人為力結合而成的便是國家，這是國家和民族的分別 ».

⁴⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁴⁶ CHENG Anne, *Histoire de la pensée chinoise*, [1997], Paris, Éditions du Seuil, 2014, p. 164.

Sun lorsqu'il écrit que « la nation est l'État-nation (guozu) »⁴⁷. Le *minzu*, qui n'était jusqu'alors que du « sable éparpillé » (*sansha*) devient nation en s'incarnant dans le *guozu* : l'union transcendante de tous les groupes qui fragmentaient jusqu'alors la société chinoise⁴⁸.

Cette idée d'unité se retrouve dans le nom du pays après la révolution de 1911. Dans « République de Chine » (*zhonghua minguo* 中華民國), le terme *zhonghua*, là aussi un terme ancien, désigne la Chine et renvoie à un ensemble civilisationnel dans lequel on peut regrouper tous les peuples de culture chinoise au sens large⁴⁹. Après la révolution, les nationalistes vont immédiatement calquer leurs prétentions territoriales sur les frontières de l'empire Qing, soulevant des vagues de protestations à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières. C'est afin de faire face à ces pressions que les gouvernements successifs se sont attelés à lisser les interprétations les plus radicales sur la nature du *minzu*, ainsi qu'à produire discours et symboles visant à constituer une nation inclusive, comme l'adoption du drapeau à cinq couleurs (*wuxu gonghe*) représentant les cinq principaux groupes ethniques que sont les Hans, les Mongols, les Hans musulmans (Hui), les Mandchous et les Tibétains.

Après plusieurs années de luttes intestines consécutives au décès de Sun, Chiang Kai-shek émerge seul à la tête du KMT avec comme priorité de bâtir un État central fort. Pour ce faire, son régime va s'appuyer sur la figure de Sun Yat-sen, dont le nom se trouve associé à toutes sortes de célébrations⁵⁰. Dès 1928, son étendard personnel remplace le drapeau aux cinq couleurs⁵¹, et le Triple Démisme devient l'étalon or de la gouvernance politique du parti. C'est dans la continuité de ces mesures que Chiang décide de revenir vers une interprétation verticale du *guozu*, où chaque ethnie chinoise représente en réalité une branche (*zongzu*) du *zhonghua*⁵². Cette vision va s'imposer comme la position officielle du KMT, et sera détaillée dans l'ouvrage *zhongguo mingyun* (le destin de la Chine). Ce phénomène va aller en s'amplifiant et le parti va progressivement phagocyter les structures et les formes étatiques jusqu'à finir par ne faire qu'un avec l'État. Cette conception alternative du *minzu* peut donc être analysée comme l'expression du changement de statut du Parti nationaliste, et à la fois comme l'un des éléments fondateurs d'un régime « ni totalitaire, ni démocratique, mais qui se trouve de manière ambivalente entre l'un et l'autre de ces points du spectre politique »⁵³.

⁴⁷ SUN Pat-sen, *op.cit.*, p. 7. Citation originale : « 我說民族就是國族 ».

⁴⁸ *Ibid.*, p. 55-56.

⁴⁹ « 華 Huā, Huá, Huà » dans *Le Grand Ricci Online*, éd. Ricci Association. Disponible [en ligne] sur : <https://chinesereferenceshelf.brillonline.com/>.

⁵⁰ HARRISON Henrietta, *China: Inventing the Nation*, Londres, Arnold, p. 193.

⁵¹ *Idem.*

⁵² Chiang Kai-shek, *zhongguo zhi mingyun* 中國之命運, [1943], Pékin, Beijing zhong xian tuo fang ke ji fa zhan you xian gong si 北京中献拓方科技发展有限公司, 2012, p. 31. Citation originale : « 總之，中國五千年的歷史，即為各宗族共同的命運的記錄。此共同之記錄，構成了各宗族融合為中華民族，更由中華民族，為共禦外侮以保障其生存而造成中國國家悠久的歷史 ».

⁵³ EASTMAN Lloyd, « Nationalist China during the Nanjing decade 1927-1937 », dans TWITCHETT Denis & John FAIRBANK (dir.), *The Cambridge History of China. Volume 13: Republican China 1912-1949. Part 2*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 134. Traduction libre.

L'ambivalence du *minzu* se manifeste aussi chez Mao Zedong qui différencie la nation chinoise (*zhonghua minzu*) du peuple de Chine (*zhongguo renmin*). Lorsque Mao énonce les caractéristiques du *minzu*, il définit une communauté historique, aux origines anciennes, liée à un territoire défini et partageant une destinée commune⁵⁴. Le terme *zhonghua* renvoie à la Chine conçue comme un ensemble civilisationnel qui ajoute une nouvelle dimension à la caractérisation du *minzu*. L'expression *zhonghua minzu* renvoie alors à une *Gemeinschaft*, laquelle englobe aussi propriétaires terriens, aristocrates et autres catégories socio-économiques qui ne font pourtant pas partie du peuple (*renmin*) ; or c'est bien le peuple que Mao associe à la Chine en tant qu'État (*zhongguo*) et c'est à lui qu'échoit la responsabilité de « bâtir une nouvelle société et un nouvel état pour la nation chinoise »⁵⁵. Cette association de termes peut donc être comprise comme l'expression d'une conception nationaliste extrêmement teintée par la notion de classe. Jusqu'en 1935, Mao, vraisemblablement sensibles aux théories soviétiques, emploie le terme *minzu* au sens de national : révolution nationale (*minzu geming*), libération nationale (*minzu jiefang*) etc., et ce n'est que lors de son *discours sur les tactiques de résistance face à l'impérialisme japonais* que l'expression *zhonghua minzu* fait son apparition⁵⁶. « En résumé, écrit-il, les intérêts des paysans et ouvriers (*gongnong*), ainsi que du reste du peuple, forment les intérêts de la nation chinoise (*zhonghua minzu*) »⁵⁷. La menace japonaise provoque un premier changement de paradigme, puisque le concept de classe va s'éloigner de sa logique économique pour être défini davantage en termes de conscience politique⁵⁸. Les masses populaires sont devenues « la composante la plus importante de la nation » et la définition qu'en donne Mao dépasse largement le prolétariat *stricto sensu*⁵⁹.

Aussi dogmatique soit-elle, la conception du *minzu*, et plus généralement de la nation, peut ainsi céder le pas à la réalité empirique. La Chine se trouve en effet dans une situation complexe, qui n'est pas le seul fait des puissances impérialistes. Le poids considérable d'une histoire plusieurs fois millénaire pèse sur les épaules des révolutionnaires, pour qui la sauvegarde de l'intégrité territoriale du pays demeure l'un des objectifs principaux. Comme l'a démontré Prasenjit Duara⁶⁰, la vision ethniciste du KMT pourrait tout aussi bien servir de justification au morcellement de l'ancien empire Qing, ou encore au développement d'un système fédéral. Or, les conceptions nationalistes ne font sens qu'une fois mis en relation avec une histoire *nationale*, car c'est elle qui sert de fondement légitime aux actions et aux aspirations de la nation. Il en est de même pour les communistes, dont la vision millénariste révolutionnaire ne peut être pleinement comprise qu'à travers une conception téléologique

⁵⁴ Mao fait notamment référence à ces caractéristiques dans un texte intitulé *zhongguo geming he zhongguo gongchangdang* 中国革命和中国共产党 (*la révolution chinoise et le parti communiste chinois*), MAO Zedong, *mao zedong xuanji yi zhi qi juan* 毛泽东选集一至七卷, Pékin, renmin chubanshe 人民出版社, 1991, p. 368.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 391. Citation originale : « 建设一个中华民族的新社会和新国家 ».

⁵⁶ *Ibid.*, p. 108.

⁵⁷ *Idem.* Citation originale : « 总括工农及其他人民的全部利益,就构成了中华民族的利益 ».

⁵⁸ LODÉN Porbjörn, *op. cit.*, p. 282.

⁵⁹ MAO Zedong, *op. cit.*, p. 592. Citation originale : « 中华民族的最大部分,就是最广大的人民大众 ».

⁶⁰ DUARA Prasenjit, *Rescuing History from the Nation: Questioning Narratives of Modern China*, Chicago & Londres, University of Chicago Press, 1995, p. 229-236.

de l'histoire, une vision qui se base nécessairement sur une interprétation particulière d'une histoire nationale. Pour paraphraser Marie-Claire Bergère, subordonner l'histoire au politique a toujours fait partie des stratégies de l'autoritarisme moderne⁶¹. C'est paradoxalement pour ces raisons-là que communistes et nationalistes doivent en partie accommoder leurs récits.

Le *xiandai hanyu cidian* (dictionnaire de chinois contemporain) donne la définition suivante de *minzu* :

1. Désigne les membres d'une communauté historique à différents stades d'évolution sociale.
2. Désigne en particulier les membres d'une communauté ayant en commun une même langue, un même territoire, un même mode de vie économique et qui manifestent des caractéristiques psychologiques communes sur le plan culturel⁶².

Cette définition contemporaine reprend l'ensemble des éléments compris dans les conceptions de Liang Qichao et autres intellectuels chinois culturalistes⁶³, lesquels « ne voyaient aucun problème à utiliser *minzu* dans un sens pluriel, comme singulier⁶⁴ ». Les exemples choisis pour illustrer les définitions du dictionnaire correspondent d'ailleurs respectivement à une dimension singulière (*zhuanghua minzu*) et plurielle (les 56 *minzu* que comptent la Chine)⁶⁵. Si cela démontre que la polysémie du terme est pleinement intégrée, les débats de fond sur la nature de la nation et du *minzu* se poursuivent encore aujourd'hui⁶⁶.

L'analyse du *minzu* lors de la période qui nous intéresse indique qu'il s'agit là d'un élément indispensable aux discours nationalistes. Les capacités d'adaptation dont font preuve les théoriciens et dirigeants politiques soulignent à quel point ce concept est essentiel, à la fois dans l'élaboration d'un dogme idéologique ancré dans la nation, mais aussi dans le développement d'un régime centralisateur et autoritaire. Cette diversité de sens et d'interprétations provient aussi bien de la tradition que d'éléments considérés comme modernes. Comme Frank Dikötter l'indique, une vision ethnique du *minzu* s'appuie en grande partie sur des mythes ethniques anciens, réinterprétés à l'éclairage de conceptions

⁶¹ BERGÈRE Marie-Claire, *Sun Yat-sen*, Paris, Fayard, p. 466.

⁶² « [民族] minzu », dans *xiandai hanyu cidian. 7^e édition* 现代汉语词典第7版, Pékin, The Commercial Press 商务印书馆, 2019, p. 910. Citation originale : « 指历史上形成的, 处于不同社会发展阶段的各种人的共同体

2特指具有共同语言, 共同地域共同经济生活以及表现于共同文化上的共同心理素质的人的共同体 ».

⁶³ LEIBOLD James, « Searching for Han: Early Twentieth-Century Narratives of Chinese Origins and Development », dans MULANEY Thomas S., LEIBOLD James, GROS Stéphane & Eric VANDE BUSSCHE (dir.), *Critical Han Studies. The History, Representation, and Identity of China's Majority*, Lakland, University of California Press, 2012, p. 216-217.

⁶⁴ *Idem.* Traduction libre.

⁶⁵ *Xiandai hanyu cidian, op. cit.*

⁶⁶ LEIBOLD James, « The minzu net: China's fragmented national form », dans CARLSON Allen R. et al. (dir.), *op. cit.*, p. 423-428.

scientifiques nouvelles, telles que le darwinisme social⁶⁷. La pensée marxiste, même si elle favorise dans un premier temps un *minzhu* de classe, élabore aussi un discours nationaliste inclusif et tous deux se retrouvent dans une conception similaire d'un *minzhu* immémorial aux caractéristiques spécifiques. Comme nous allons le voir par la suite, le sujet national émerge dans la réinvention des formes politiques.

IV – Formation et structure du parti-État

Le sauvetage de la nation chinoise a très vite été associé à la reconstruction d'un État. « Définir l'identité nationale, écrit Lodén, que ce soit en termes culturels ou ethniques, fut perçu comme un élément central de la construction d'un état fort comme moyen de sauver la Chine »⁶⁸. La suppression d'anciennes institutions emblématiques de l'ère impériale, tels les examens mandarinaux, ou certains ministères comme celui des rites, s'inscrit donc dans le processus de transformation étatique initié par l'empire moribond. C'est dans ce sens-là que l'historien Rana Mitter définit le nationalisme en Chine comme « une création idéologique qui émergea en grande partie en réaction à l'inadéquation perçue d'une identité politique basée sur le confucianisme »⁶⁹. En dépit de cet iconoclasme, Wang Hui avance que cette volonté politique de rétablir l'État souverain témoigne en réalité d'une continuité entre l'empire Qing et l'État-nation chinois. Deux conséquences à cela, la première étant l'exacerbation des tensions inhérentes à l'incompatibilité entre les institutions impériales (en particulier les institutions d'origines tribales), et les processus mis en place par le gouvernement dont « Deux des plus importants [...] sont un modèle d'identité nationale basé sur les droits des citoyens, et une structure politique fondée sur une autorité souveraine unificatrice »⁷⁰.

La deuxième conséquence se traduit alors dans la nécessité du gouvernement de favoriser un mode d'identification plus à même de correspondre aux besoins de la centralisation et plus adapté aux institutions modernes ; la souveraineté de l'État se caractérisant par son monopole sur le contrôle des populations⁷¹ cela implique nécessairement la limitation du pouvoir des formes d'allégeances traditionnelles. Le citoyen doit alors succéder au sujet de la même manière que l'État-nation a succédé à l'empire. Cette transition s'accompagne d'un glissement de l'individu vers sa dimension collective de citoyen d'un État nouveau, construit en opposition avec les modèles politiques du passé.

⁶⁷ Pour une présentation de l'influence du darwinisme social en Chine au début du XX^{ème} siècle, voir notamment FURTH Charlotte, « Intellectual changes : from the Reform movement to the May Fourth movement, 1895-1920 », dans FAIRBANK John K. & Denis TWITCHETT (dir.), *The Cambridge History of China, Vol. 12, Republican China 1912-1949, part. I.*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 322-405.

⁶⁸ LODÉN Porbjörn, *op. cit.* p. 282. Traduction libre.

⁶⁹ MITTER Rana, *A Bitter revolution. China's struggle with the modern world*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 117. Traduction libre.

⁷⁰ WANG Hui, *China from Empire to Nation-State, op. cit.*, p. 132. Traduction libre.

⁷¹ POGGI Gianfranco, *The State. Its Nature, Development and Prospects*, Oxford, Polity Press, 1990, p. 21-22.

Sous l'égide de l'égalité nationale, des droits des citoyens et de la légitimité de l'état du peuple, poursuit Wang Hui, l'État-nation moderne [...] réorganise l'individu au sein d'organisations dirigées par l'État, conférant ainsi à ce dernier un pouvoir accru sur la population⁷².

Ces nouveaux principes, voulus et garantis par l'État, mais érigés en accord avec l'idéologie du parti, permettent à ce dernier de franchir le pas entre particularisme et universalisme. L'idéologie guide l'organisation interne du parti, la nature et le fonctionnement de ses institutions, justifie ses prétentions millénaristes. Elle lui permet de définir une destinée nationale, à travers l'interprétation et la conceptualisation de l'ensemble des symboles, des rites et des valeurs qui constituent à son sens l'essence de la nation. C'est ainsi que le *guozu* des nationalistes et l'idéal révolutionnaire des communistes apparaissent comme deux solutions au problème unique de la réinvention des formes politiques. Sun Yat-sen fait du mode de gouvernance républicain le seul moyen d'obtenir « une entente parfaite entre le civil et le politique »⁷³ et les communistes font du parti l'élément fondateur d'une nouvelle société.

L'action du parti est donc marquée du double sceau de la construction étatique et de la construction nationale. Il érige un ensemble cohérent de valeurs et de référents représentatifs d'une vision particulière de la nation à partir de laquelle il propose une réinterprétation de l'histoire *devenue* nationale. L'analyse de Wang Hui prend alors tout son sens :

D'importants éléments des structures institutionnelles et des identités politiques de l'ère impériale ont aussi été réorganisés dans les identités et les structures politiques de l'ère républicaine. Depuis le développement à grande échelle d'une culture urbaine de l'imprimé (presse, littérature, manuels, etc.) jusqu'au développement extérieur de l'électricité de la ville à la campagne pendant la guerre, l'identité nationale a connu de nombreux tours et détours⁷⁴.

L'évolution des structures politiques est dépendante, en interne, de l'action du parti, en externe, des pressions étrangères. Elle conditionne les transformations du nationalisme et permet au parti-État de définir ses missions, selon un processus complexe qui requiert un contrôle absolu sur les différentes institutions étatiques ; ce mode d'action systémique va perdurer jusque dans les années 1980⁷⁵.

Hans Van de Ven, Lloyd Eastman et Jerome Ch'en se sont ainsi penchés sur le rôle central de l'armée⁷⁶, où ils sont rejoints par les travaux de John Hutchinson, pour qui les conflits militaires sont essentiels dans la création d'une communauté du sacrifice dont l'expérience collective du conflit millénariste la centre autour de sa propre mythologie⁷⁷. Structurés et diffusés par les ressources de l'État, ces mythes « créent un répertoire à travers lequel le monde est imaginé et expérimenté comme national »⁷⁸. Tout cela est d'autant plus

⁷² *Idem*. Traduction libre.

⁷³ SUN Pat-sen, *op. cit.*, p.12. Citation originale : « 人民和政府的力量才可以彼此平衡 ». Traduction libre.

⁷⁴ WANG Hui, *op. cit.*, p. 142. Traduction libre.

⁷⁵ HARRISON Henrietta, *op. cit.* p. 188.

⁷⁶ Voir notamment EASTMAN Lloyd et al (dir.), *The Nationalist Era in China: 1927-1949*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, 406 p.

⁷⁷ HUTCHINSON John, *Nations as Zones of Conflict*, Londres, Sage, 2005, p. 57-59.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 151. Traduction libre.

apparent au sein de mouvements révolutionnaires tels que le KMT et le PCC. Ce dernier a rapidement associé parti et forces armées de façon très étroite, notamment dans la mise en place des soviets, ainsi que des futures bases d'opération avancées. Dès 1928, Mao mettra en avant le fait que le rôle de l'armée comprenait aussi une dimension politique et qu'il était nécessaire d'« aider les masses à bâtir un régime révolutionnaire avant d'aller combattre »⁷⁹. Les portions de territoire sous contrôle du PCC agissent comme les vitrines du parti, et c'est à l'armée que revient le rôle de créer le lien avec la population.

D'autres processus entrent en jeu. Les différentes composantes de la culture urbaine imprimée (presse, corpus éducatif, manuels...) participent aussi à structurer le parti-État, tout en perpétuant le répertoire nationaliste. En diffusant à grande échelle, au moyen d'un support imprimé, un ensemble cohérent de savoirs et de pratiques qui se veulent représentatives de l'essence nationale, cette culture imprimée contribue à la formation de ce que Benedict Anderson appelle une « communauté imaginée »⁸⁰. Un système éducatif au sens large permet de faire correspondre les limites conceptuelles, géographiques et culturelles de la nation à la zone de contrôle effective du parti, en se superposant sur l'espace national tel qu'il est conçu par la communauté imaginée. Le rôle central de l'éducation dans la construction d'une identité nationale moderne est notamment mis en avant par Ernest Gellner : « L'éducation d'un homme est de loin son investissement le plus précieux, et lui confère son identité propre. Quoiqu'il puisse en dire, l'homme moderne n'est pas loyal à un monarque, à une terre ou à une foi, mais à une culture »⁸¹.

Si l'on considère le nationalisme comme un ensemble discursif au sein duquel les transformations des formes étatiques ont déclenché l'évolution du sujet national (manifestée notamment par la transition du sujet vers le citoyen), on comprend les préoccupations du parti-État à diffuser ses contenus officiels et à valoriser leur acquisition. Cette façon de définir le sujet national traduit aussi la volonté de faire passer le nationalisme « d'une forme d'attachement à l'État à une forme d'attachement à une version particulière de cet État »⁸². Jerome Ch'en souligne la présence de la mission éducative du PCC dans la première constitution du parti⁸³, et l'historienne Maggie Clinton, dans une étude consacrée à la montée du fascisme en Chine nationaliste, fait remarquer que les différentes lignes politiques du KMT privilégient chacune la diffusion de contenus éducatifs basés sur les valeurs et doctrines du parti⁸⁴.

Un autre élément important dans l'évolution des formes politiques de l'État souverain se trouve dans son rapport à l'économie capitaliste. Charles Tilly et Ernest Gellner en font

⁷⁹ MAO Zedong, *op. cit.* p. 65. Citation originale « 红军[...]帮助群众建设革命政权才去打仗的 ».

⁸⁰ ANDERSON Benedict, *L'imaginaire national : Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, [1983], Paris, La Découverte, 1996, p. 19-20.

⁸¹ GELLNER Ernest, *Nations and Nationalism*, Oxford & Cambridge, Blackwell, 1983, p. 36. Traduction libre.

⁸² HARRISON Henrietta, *op. cit.*, p.190. Traduction libre.

⁸³ CH'EN Jerome, « The Chinese Communist movement to 1927 », dans FAIRBANK John K. & Denis TWITCHETT (dir.), *op. cit.*, p. 513 ; p. 515.

⁸⁴ CLINTON Maggie, *Revolutionary Nativism: Fascism and Culture in China, 1925-1937*, Durham & Londres, Duke University Press, 2017, 268 p. Voir plus particulièrement le chapitre 3, p. 98-127.

chacun un élément central de leurs théories sur l'émergence des nations⁸⁵, une analyse partagée par le politologue Gianfranco Poggi, dont la définition de l'État moderne s'inscrit dans une logique essentiellement capitaliste⁸⁶. Il est vrai qu'en dépit d'une opposition idéologique manifeste, communistes et nationalistes se retrouvent dans une logique économique extrêmement similaire, puisque tous deux intègrent des processus tels que l'accumulation du capital, l'évolution des moyens de productions et l'industrialisation dans leur corpus idéologique. Cela tient en partie au fait que les deux partis sont dans le même rapport à l'État, dans le sens où leur objectif final ne se résume pas à la prise de pouvoir, mais à la transformation en profondeur des structures politiques. « Ce qui est vraiment nouveau dans les mouvements culturels depuis la fin des Qing, écrit Wang Hui, ne se trouve pas dans le sujet national (*minzu zhuti*), mais dans la forme politique de l'État souverain [...] ce sont ces conditions qui font le renouveau du sujet national »⁸⁷. D'où la nécessité pour le parti-État d'intégrer l'économie capitaliste dans ses schémas idéologiques. Margherita Zanasi a démontré comment les économistes du KMT ont tentés de bâtir une économie nationale (elle-même emploie le terme d'économie *minzu*) en partant du principe que « seuls des changements dans la structure économique [...] pourraient conduire à des changements dans le système politique »⁸⁸. Même le maoïsme s'éloigne des purs schémas marxistes pour intégrer l'impératif nationaliste à son système idéologique⁸⁹.

Cette intégration se faisant à partir des corpus idéologiques préexistants, cela s'est traduit, pour le PCC comme pour le KMT, par des tensions avec les classes capitalistes. Ces derniers, après avoir profité d'un relatif âge d'or après la révolution, sont confrontés dès 1927 à l'autoritarisme du nouveau régime de Chiang. Marie-Claire Bergère écrit : « Chiang Kai-shek [...] multiplie les extorsions et les chantages et fait régner une véritable terreur dans les milieux d'affaires »⁹⁰ ; elle poursuit « La méfiance du parti Guomindang à l'égard du capitalisme et des capitalistes trouve sa source et sa légitimation dans la doctrine [...] de Sun Yat-sen »⁹¹. Il faut y voir l'expression d'un antagonisme inhérent au fonctionnement des partis-État, pour qui les réformes systémiques indispensables impliquent nécessairement un strict contrôle de l'État et de son économie ; une vision *de facto* incompatible avec les aspirations libérales des capitalistes.

Comment une civilisation aussi avancée que la Chine a-t-elle pu se retrouver dans une situation aussi catastrophique au début du XIX^{ème} siècle ? La quête d'une réponse à cette question a poussé les historiens à scruter le passé chinois à la recherche de signes et de

⁸⁵ TILLY Charles, *Coercion, Capital and European States. AD 990-1990*, Cambridge & Oxford, Basic Blackwell, 1990, 269 p. GELLNER Ernest, *Nations and Nationalism*, Oxford & Cambridge, Blackwell, 1983, 150 p. Voir aussi HALL John A. (dir.), *The State of the Nation: Ernest Gellner and the Theory of Nationalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, 317 p.

⁸⁶ POGGI Gianfranco, *op. cit.*, p. 35-42.

⁸⁷ WANG Hui, *op. cit.*, p. 104-114. Traduction libre.

⁸⁸ ZANASI Margherita, *Saving the Nation: Economic Modernity in Republican China*, Chicago & Londres, Chicago University Press, 2006, p 29. Traduction libre.

⁸⁹ Voir notamment *zhongguo gongchangdang zai minzu zhanzheng zhong de diwei* 中国共产党在民族战争中的地位 (*la place du parti communiste chinois au sein de la lutte nationale*) MAO, *op. cit.*, p. 307-315.

⁹⁰ BERGÈRE Marie-Claire, *Capitalismes & Capitalistes en Chine : Des origines à nos jours*, Paris, Perrin, 2007, p. 143.

⁹¹ *Ibid.*, p. 147.

schémas annonciateurs. Comme si la Chine impériale, en dépit de ses atouts, était finalement condamnée à ce destin tragique, et que ce siècle et demi de luttes et d'humiliation était une étape nécessaire sur le chemin du progrès. La révolution nationaliste de 1911 sert alors de transition obligatoire vers l'époque moderne, que prolonge l'inévitable conflit entre une gauche communiste et une droite fascisante. Cette vision téléologique fait du nationalisme l'axe sur lequel s'opère la bascule entre tradition et modernité, grâce à la poussée des impérialistes. Une autre historiographie conteste cette interprétation et tente de faire émerger des éléments de modernité endogames au sein de la tradition, mais les deux visions s'accordent cependant pour raisonner en lien avec la modernité.

Ce rapport perpétuel à la modernité rend difficile l'application des méthodes de recherches du nationalisme au cas chinois, notamment en raison d'un biais moderniste que souligne Prasenjit Duara⁹². En revanche, concevoir le nationalisme comme un espace discursif paradigmatique permet de comprendre son évolution, en le replaçant dans un contexte socio-culturel soumis à ses propres transformations. L'objet n'est plus de savoir précisément quand tel ou tel concept est apparu, mais de suivre ses développements au sein d'un contexte historique contingent, l'évolution des concepts et des phénomènes ayant elle-même une portée historique. Cette approche libère les phénomènes nationaux du paradigme de la modernisation, en replaçant leur analyse dans une réflexion critique similaire à celles de Umut Özkirimli, Partha Chatterjee ou Prasenjit Duara.

Partant de là, nous avons proposé de considérer le nationalisme chinois comme un ensemble systémique, travaux scientifiques et sources primaires à l'appui. Notre analyse du *minzu* révèle un ensemble discursif polysémique qui sert de structure élémentaire aux discours nationalistes. Les évolutions des fonctions et de la nature du sujet national (notamment dans sa dimension collective) sont révélées par la transformation des formes politiques, caractérisée par l'émergence du parti-État. L'organisation structurelle et le mode de fonctionnement de ce dernier révèlent par ailleurs les propriétés inhérentes au système nationaliste (fonctionnement interne privilégié, pluralité d'éléments exerçant des influences variables les uns sur les autres, etc.).

Notre analyse, bien qu'incomplète, démontre la pertinence que peut avoir ce type d'approche dans le traitement des phénomènes nationaux en Chine. Elle favorise un traitement historique des concepts, intégrant à la fois des éléments de l'historiographie de la Chine et des études nationalistes. Ancrée dans une démarche inclusive, elle peut facilement bénéficier de l'apport de domaines scientifiques variés, ce que favorise encore la place centrale dévolue à la nature des concepts, ainsi qu'à leur évolution. En effet, la mondialisation, de pair avec l'évolution des standards (éthiques, moraux, etc.), entraîne la multiplication des interactions au sein des systèmes nationalistes, ainsi que la complexification des rapports entre chaque élément. Souvent annoncé comme un phénomène éphémère voué à disparaître sous l'action du progrès, le nationalisme persiste dans sa relation symbiotique avec les sociétés humaines. Considérant ainsi l'impact qu'exerce l'évolution des relations entre les différents acteurs sociaux et politiques sur l'ensemble du

⁹² DUARA Prasenjit, *op. cit.* p. 1.

système nationaliste, il est de plus en plus difficile de fournir une analyse théorique du phénomène national dans sa globalité. Il est donc essentiel d'intégrer les avancées réalisées dans un large éventail de disciplines scientifiques et de multiplier les modèles expérimentaux adaptés à des cas particuliers. Procéder de la sorte peut favoriser l'identification de modes d'actions répétés et ainsi favoriser notre compréhension du nationalisme dans sa totalité.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON Benedict, *L'imaginaire national : Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, [1983], Paris, La Découverte, 1996, 213 p.
- BERGÈRE Marie-Claire, *Sun Yat-Sen*, Paris, Fayard, 1994, 546 p.
- BERGÈRE Marie-Claire, *Capitalismes & Capitalistes en Chine : Des origines à nos jours*, Paris, Perrin, 2007, 460 p.
- BIANCO Lucien, *Les origines de la révolution chinoise 1915-1949*, [1967], Paris, Gallimard, 2007, 525 p.
- BILLIG Michael, *Banal Nationalism*, Londres, Sage, 1995, 200 p.
- BREUILLY John, *Nationalism and the State*, Manchester, Manchester University Press, 1993, 474 p.
- CH'EN Jerome, « The Chinese Communist movement to 1927 », dans FAIRBANK John & Denis TWITCHETT (dir.), *The Cambridge History of China, Vol. 12, Republican China 1912-1949, part. I.*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 513 et 515. pp. 505-518.
- CHENG Anne, *Histoire de la pensée chinoise*, [1997], Paris, Éditions du Seuil, 2014, 704 p.
- CHIANG Kai-shek, *zhongguo zhi mingyun 中國之命運*, [1943], Pékin, Beijing zhong xian tuo fang ke ji fa zhan you xian gong si 北京中献拓方科技发展有限公司, 2012, 223 p.
- CLINTON Maggie, *Revolutionary Nativism: Fascism and Culture in China, 1925-1937*, Durham & Londres, Duke University Press, 2017, 268 p.
- DAY Graham & Andrew THOMPSON, *Theorizing Nationalism*, New York, Palgrave Macmilan, 2004, 223 p.
- DIKÖTTER Frank (dir.), *The Construction of Racial Identities in China and Japan*, Hong Kong, Hong Kong University Press, 1997, 217 p.
- DUARA Prasenjit, « De-constructing the Chinese Nation », *The Australian Journal of Chinese Affairs*, n°30, Juillet 1993, p. 1-26.
- DUARA Prasenjit, *Rescuing History from the Nation: Questioning Narratives of Modern China*, Chicago & Londres, University of Chicago Press, 1995, 275 p.
- DUARA Prasenjit, « The temporal analytics of nationalism », dans CARLSON Allen R., COSTA Anna, CARRICO Kevin & GRIES Peter H., DUARA Prasenjit, LEIBOLD James, NAOKO Eto, WEISS Jessica C. et ZHAO Suisheng (dir.), « Nations and Nationalism: roundtable discussion on Chinese nationalism and national identity », *Nations and Nationalism*, Vol. 22, n°3, 2016, p. 415-446.
- ERIKSEN Thomas H., *Ethnicity and Nationalism. Second Edition*, Londres & New York, Pluto Press, 2002, 199 p.
- EASTMAN Lloyd, CH'EN Jerome, PEPPER Suzanne & VAN SLYKE Lyman P.(dir.), *The Nationalist Era in China: 1927-1949*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, 406 p.
- FAIRBANK John K. & Kwang-Ching LIU (dir.), *The Cambridge History of China. Volume II: Late Ch'ing, 1800-1911, Part 2*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980, 682 p.

- FAIRBANK John & Denis TWITCHETT (dir.), *The Cambridge History of China. Volume 13 : Republican China 1912-1949. Part 2*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, 1014 p.
- FAIRBANK John K. & Merle GOLDMAN, *Histoire de la Chine. Des origines à nos jours*, [1992], Paris, Tallandier, 2013, 750 p.
- FURTH Charlotte, « Intellectual changes: from the Reform movement to the May Fourth movement, 1895-1920 » dans FAIRBANK John K. & Denis TWITCHETT (dir.), *The Cambridge History of China, Vol. 12, Republican China 1912-1949, part. I.*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 322-405.
- GAT Azar & Alexander YAKOBSON, *Nations. The Long History and Deep Roots of Political Ethnicity and Nationalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, 442 p.
- GELLNER Ernest, *Nations and Nationalism*, Ithaca, Cornell University Press, 1983, 150 p.
- GERNET Jacques, *Le Monde Chinois. Tome 1. De l'âge de bronze au Moyen-Âge*, [1972], Paris, Armand Colin, 2005, 381 p.
- GUIBERNAU Montserrat & John HUTCHINSON (dir.), *History and National Destiny: Ethnoscience and its Critics*, Oxford, Blackwell, 2004, 216 p.
- HALL John A. (dir.), *The State of the Nation: Ernest Gellner and the Theory of Nationalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, 317 p.
- HARRISON Henrietta, *China: Inventing the Nation*, Londres, Arnold, 290 p.
- HOBSBAWM Eric J., *Nations and Nationalism Since 1780. Programme, Myth, Reality*, [1990] Cambridge, Cambridge University Press, 1992, 206 p.
- HON Tzi-ki, *The Allure of the Nation. The Cultural and Historical Debates in Late Qing and Republican China*, Leiden & Boston, Brill, 2015, 167 p.
- LEIBOLD James, « Competing Narratives of Racial Unity in Republican China », *Modern China*, Vol. 32, n°2, Avril 2006, p. 181-201.
- LEIBOLD James, « The minzu net: China's fragmented national form », dans CARLSON Allen R., COSTA Anna, CARRICO Kevin & GRIES Peter H., DUARA Prasenjit, LEIBOLD James, NAOKO Eto, WEISS Jessica C. et Suisheng ZHAO (dir.), « Nations and Nationalism roundtable discussion on Chinese nationalism and national identity », *Nations and Nationalism*, Vol. 22, n°3, 2016, p. 423-428.
- LEIBOLD James, « Searching for Han: Early Twentieth-Century Narratives of Chinese Origins and Development », dans MULANEY Tom, LEIBOLD James, GROS Stéphane & Eric VANDEN BUSSCHE (dir.), *Critical Han Studies. The History, Representation, and Identity of China's Majority*, Oakland, California University Press, p. 210-234.
- MAO Zedong, *mao zedong xuanji yi zhi qi juan*毛泽东选集一至七卷, Pékin, renmin chubanshe人民出版社, 1991, 1805 p.
- MITTER Rana, *A Bitter revolution. China's struggle with the modern world*, Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 357.
- MURTHY Viren, *The political philosophy of Zhang Taiyan. The resistance of consciousness*, Leiden & Boston, Brill, 2011, 266 p.
- ÖZKIRIMLI Umut, *Contemporary Debates on Nationalism: A critical engagement*, Londres, Palgrave Macmillan, 2005, 227 p.

- ÖZKIRIMLI Umut, *Theories of Nationalism: A Critical Introduction. Second edition*, Londres, Palgrave Macmillan, 2010, 244 p.
- PINES Yuri, *The Everlasting Empire: The Political Culture of Ancient China and its Imperial Legacy*, Princeton, Princeton University Press, 2012, 256 p.
- POGGI Gianfranco, *The State: Its Nature, Development and Prospects*, Oxford, Polity Press, 1990, 214 p.
- SMITH Anthony D., *Nationalism and Modernism*, [1998], Londres, Routledge, 2003, 270 p.
- SMITH Antony D., *Nationalism: Theory, Ideology, History* [2001], Cambridge, Polity Press, 2010, 209 p.
- SMITH Anthony, *Ethno-symbolism and Nationalism. A cultural approach*, Londres & New York, Routledge, 2009, 183 p.
- SUN Yat-sen, *San min zhuyi 三民主義*, Taipei, taipeisheng zhengfu jiaoyuting 臺灣省政府教育廳, 1949, 275 p.
- TACKETT Nicolas, *The Origins of the Chinese Nation: Song China and the Forging of an East Asian World Order*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017, 328 p.
- TILLY Charles, *Coercion, Capital and European States. AD 990-1990*, Cambridge & Oxford, Basic Blackwell, 1990, 269 p.
- TØNNESSON Stein & Hans ANTLÖV (dir.), *Asian Forms of the Nation*, Londres, Curzon Press, 1996, 362 p.
- WANG Hui, *China from Empire to Nation-State*, Londres & Cambridge, Harvard University Press, 2014, p. 179.
- WANG Hui, *duan er shi ji. Zhongguo geming yu zengzhi de luoji 短二世紀：中國革命與政治的邏輯*, Hong Kong, Oxford University Press (China), 2015, 534 p.
- WILL Pierre-Étienne, « Chine moderne et sinologie », *Annales HSS*, n°1, janvier-février 1994, p. 7-26.
- YUVAL-DAVIS Nira, *Gender and Nation*, Londres, Sage, 1997, 183 p.
- YUVAL-DAVIS Nira & FLOYA ANTHIAS (dir.), *Woman, Nation, State*, Londres, Palgrave Macmillan, 1989, 185 p.
- ZANASI Margherita, *Saving the Nation: Economic Modernity in Republican China*, Chicago & Londres, Chicago University Press, 2006, 320 p.
- ZARROW Peter, *After Empire. The Conceptual Transformation of the Chinese State: 1885-1924*, Stanford, Stanford University Press, 2014, 395 p.

Pour citer cet article : BRIANT Yohan, « Perspectives nationales en Chine nationaliste (1927-1949) : illustration d'une approche alternative pour l'étude des phénomènes nationaux en Chine », *Cahiers Tocqueville des Jeunes Chercheurs*, Vol. 2, n°2, 2020, p. 12-34.

Yohan Briant est doctorant en histoire contemporaine à l'Université Paul-Valéry. Sa thèse s'intitule « Origines et trajectoires des nationalismes dans l'espace chinois : l'exemple des relations sino-taiwanaises entre 1920 et 2020 », sous la direction d'Antoine Coppolani. Ses domaines de recherches comportent l'étude du nationalisme, les pays sinophones et l'histoire conceptuelle (*Begriffsgeschichte*).